

Naturellement

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 23

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216450>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



L'INJUSTE MILIEU

CE samedi-là, au Café du Cercle, la soirée n'avait pas eu le calme et l'amenité ordinaires. Elle avait mal débuté, d'ailleurs.

Bouju, le pharmacien, était venu avec un fort retard et avait trouvé, l'attendant, moroses, le notaire Rigoin, que sa sciastique taquinait et M. Badaud dont la digestion ne se faisait jamais sans une difficulté, facteur de mélancolie.

Et puis, pas de quatrième à la manille; Duplaz était à un souper de noce. On joua, pourtant, à trois, mais la partie traînait, languissait: le cœur n'y était pas.

— Trois cents francs ?

— Pas possible !

— Et il aurait pu l'avoir pour presque rien.

— Oui... mais quand la vanité s'en mêle !

— Allons ! Messieurs, jouons-nous, oui ou non ?

— Quarante-six...

— Sept...

— Huit...

Et, cahin-caha, la manille dispensait généreusement ses félicités à ses trois adeptes, MM. Rigoin, Bouju et Badaud, notables Collignonnois.

Somme toute, cela aurait encore assez bien été, mais... mais quelqu'un troubla la fête.

— Permettez, Messieurs ?

— Faites seulement.

C'était le vieux Lanoz, le savetier, qui venait de prendre place à la table rituelle.

Un bon type, ce Lanoz ! Pas méchant pour un maravédis, doux et serviable à son ordinaire, mais professant des idées politiques un peu... comment dire ? Originales, comme les qualifiait M. Badaud ? Avancées, ainsi que le déclarait Bouju ? Ou nettement subversives, d'après Rigoin ? Je ne sais.

En fait, Lanoz pratiquait un doux socialisme, généreux, un peu mystique et surtout résolument contradictoire en ses différents programmes; et — je vous dis que c'est un bon type ! — ne cherchait jamais à convaincre quiconque et ne parlait jamais de son dada.

Jamais... De sang-froid !...

De sang-froid, car, un peu « lancé », le tape-se-melle devenait un tribun farouche, vitupérait, anathématisait, vaticinait, divaguait en périodes d'un lyrisme échevelé, rythmées aux à-coups d'un hoquet tenace et récalcitrant et qui eût été risible s'il n'avait été immensément énervant en sa régularité et sa persistance.

Ce soir-là, Lanoz avait l'œil brillant et l'on pressentait imminent son hoquet que faisaient attendre de molles et annonciatrices éruptions.

Dès qu'il fut assis, il fut clair que manoches et manillons n'avaient qu'à rejoindre ces lunes désuètes qu'on ne revoit pas et dont on ne parle jamais.

Et la question sociale, dans son horreur, sévit. On y pataugea. On s'y enlabyrintha. Calmement, d'abord; puis le diapason se haussa d'un ton, d'un autre et, une octave escaladée, on en vint aux personalités, de moins en moins discrètes et de plus en plus cinglantes.

Pourquoi le paisible et tendre M. Badaud fut-il, ce soir, particulièrement enguirlandé et cloué au hoquetant pilori où le ligotait l'éloquence de Lanoz ? Mystère et logique de confrencier d'estaminet ébrioux et grandiloquent. Il fut argumenté « ad hominem ».

La mévente, la vie chère, le chômage, ces hideux produits du capitalisme ? A qui la faute ?

* A M. Badaud, c'est clair.

L'Allemagne ne règle pas l'addition ? Pourquoi ? Si M. Badaud avait voulu !...

C'est tout juste si Lanoz admettait qu'il n'avait été pour rien dans le déluge, non plus que dans la perte du jardin d'Eden... Et encore !... hoc... si on raisonnait... hoc... au fond des... hoc... choses...

En concluant, Lanoz le déclara: dégénéré, repu, vendu, et, comble des combles, triste rebuté d'une époque abâtardie, veule et mûchissime.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... hoc !... et pourquoi, tout ça ?... hoc... parce que vous êtes un bourgeois... hoc... un de ces bourgeois qui se prennent pour des dieux et qui... hoc... et qui, dans leur incon... hoc... science croient avoir semé eux-mêmes... hoc... la cuisse de Jupiter. Mais vous ne nous êtes pas tant supérieurs, messieurs les bourgeois... hoc...

Passons sur la suite.

M. Badaud, navré, un peu honteux sans savoir pourquoi, se leva et sortit, les mains amies distraitemment serrées et ayant oublié de saluer la maman Soblioger et Ida, laquelle en conçut chagrin, rancune et dépit.

II

Les jours d'orage moral et tout, pour lui, était prétexte à des « tempêtes sous un crâne », M. Badaud faisait le tour de ville pour détendre ses nerfs et reprendre ses esprits. Ce soir-là, n'eût été une averse imminente, il l'eût fait plutôt deux fois qu'une. Mais il avait un chapeau neuf et n'avait pas de parapluie. Il regagna directement, mais lentement ses pénates.

Mme Badaud, née — « J'avons-nous dit ? — de Branlebaz, n'était point encore au lit, et selon son habitude, se trouvait de fort méchante humeur.

La cuisinière venait de donner son congé et pour Mme Badaud, un changement de domestique avait le même effet, quoique sur d'autres frais, que pour Lanoz, le petit blanc, l'œil humide et le hoquet instant.

M. Badaud fut mal reçu. La chose était connue. Mais il était bougon, triste et las de l'algarede reçue au Cercle. Il regimba. Son impatience ouvrit la vanne, la grande, celle aux griefs, aux reproches, aux rancunes. Et il y en avait, semble-t-il, car ce fut une catacacte.

Pouvait-on rentrer à ces heures !... Après avoir passé la soirée à « godailler » et à jouer cette inepte manille !... Et, à la maison, naturellement, on prend un air bougon, on fait fa tête !

— Ah ! si j'avais su !...

Quoi donc, chère madame ? Et qu'auriez-vous fait, si vous aviez su ?

— Mais, chère amie ?...

— Il n'y a pas de chère amie ! Quand je pense...

Cette pensée que Mme Badaud ne dit pas lui donna la matière d'un discours, sans hoquet, il est vrai, mais amer, violent, acerbé, parfaitement injuste, d'ailleurs, et qui se terminait par cette réflexion :

— J'aurais dû m'y attendre, mon cher, c'est ma faute. Vous êtes si mesquin, si petit, si plat... Tenez ! Vous n'êtes qu'un bourgeois ! Un vulgaire bourgeois !

— Nom de... étouffa M. Badaud, reprenant son chapeau, et il sortit.

* * *

Les jours d'orage moral, et tout, pour lui, était prétexte... Ah ! nous l'avons déjà dit...

M. Badaud sortit donc et, malgré la pluie, fit le tour de ville, remâchant: Bourgeois..., bourgeois !... avec les intentions et les intonations si autres qu'avaient eues Lanoz et sa femme, et il se prit à réfléchir.

Il ne comprit pas et se sentit l'âme triste infiniment. S'il ne pleura pas, c'est d'abord qu'il n'y pensa pas et parce que, s'avisant n'avoir pas salué Ida au sortir du Cercle, il entrevit le prétexte à un apéritif pour le lendemain.

Ce qui est toujours d'une grande consolation.

C. Amstein.

Naturellement. — Avez-vous visité notre musée archéologique ? demandait M. G. à Mlle Euphémie.

— Non, et je ne tiens pas à le voir; ma cousine, qui y a été, m'a assuré qu'il n'y avait que des vieilleries.

Purgez-vous. — Mlle Pétronille était indisposée et le médecin lui avait prescrit des pilules, en lui disant: « Vous en prenez deux ou trois chaque jour à votre commodité. » Le lecteur rirait de bon cœur, si je lui disais où Mlle Pétronille allait s'installer pour prendre son remède.



DISCUSSION SUR LE FÉMINISME

A Mesdemoiselles A. Deschenaux et J. Bosch.

Vive le train ! dans un wagon

On dénêche l'occasion

D'oùir un groupe qui discute,

D'assister à quelque dispute.

On voit toutes sortes de gens :

Des idiots, des intelligents ;

Les premiers bavent des bêtises,

Les autres disent des sottises,

On s'amuse royalement

A les écouter un moment :

Leur bavardage désennuie.

Sur le bord du banc l'on s'appuie,

On prête, sans en avoir l'air,

L'oreille à ces propos en l'air,

Et, prenant une mine piteuse,

On regarde par la fenêtre.

Or, l'autre jour, j'étais ainsi,

Et même je m'étais noirci

En m'accoudant à la fenêtre.

Vous allez me gronder peut-être :

Je lorgnais deux ou trois messieurs ;

Ils s'échauffaient à qui mieux mieux,

Débatlant contre les femmes.

A leur côté gisaient... des dames

Qui sans montrer le moindre émoi

Sous cape riaient comme moi,

Se payaient gentiment la tête

Du trio colérique et bête.

Tous trois criaient comme des sourds,

Je vous transmets leur grand discours

Qui traitait du vote des femmes,

Sujet troublant pour bien des âmes.

Le premier dit en se mouchant :

« Pardon », puis il dit en crachant :

« Excusez », puis il dit : « J'estime

Que ce serait vraiment un crime

A l'égard de notre canton,

Envers la Confédération

Que la femme ait le droit de vote.

Nous voulons vivre côte à côte,

Mais garder notre autorité

Et notre entière liberté.

Donc que la mère de famille,

La très jeune et la vieille fille

Soient soumises, ne fassent pas

De politique, mais des bas,

Qu'elles s'occupent du ménage,

Des enfants, du débarbouillage ! »

Le deuxième s'écria : « Moi,

J'ai la même opinion que toi.

Imagines-tu ma Fanchette

Se transformer en suffragette,

Fourrer le dimanche matin

Au fond de l'urne un bulletin ?

Il faut savoir son droit civique

Pour saisir notre politique,

Dévorer des journaux par tas !

Ma « moitié » ne les lirait pas.

Elle m'a confié, du reste,

Que les pour, le scrutin, la peste

Lui font également horreur,

Et que pour elle le bonheur

Consiste à laver la cuisine

En causant avec la voisine. »

Le troisième lâcha ces mots :

« Chers amis, vous devez sots.

D'abord pas n'est besoin de lire

Le droit civique pour écrire